Clio. Femmes, Genre, Histoire

34 | 2011
Liens familiaux

Liens et affects familiaux

Agnès Fine, Christiane Klapisch-Zuber et Didier Lett

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/10215>

DOI : 10.4000/clio.10215

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 7-16

ISBN : 978-2-8107-0170-4

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Agnès Fine, Christiane Klapisch-Zuber et Didier Lett, « Liens et affects familiaux », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 34 | 2011, mis en ligne le 31 décembre 2013, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/10215> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.10215>

Tous droits réservés

Liens et affects familiaux

Agnès FINE, CHRISTIANE KLAPISCH-ZUBER & Didier LETT

Le genre semble une notion et une démarche évidentes dans toute étude de la famille. En effet la place dans la parenté, qui est elle-même associée à un ensemble de normes de comportement différentes selon les groupes sociaux, est indissociable du genre, maillage plus large qui noue ensemble sexe, âge, sexualité, hiérarchies, rôles, etc. Pourtant une perspective spécifique de genre est relativement récente dans les études sur l'histoire de la famille.

Au cours des dernières décennies, bon nombre des travaux consacrés aux relations intrafamiliales ont mis en évidence l'accès différencié des garçons et des filles aux biens patrimoniaux, meubles et immeubles, au moment de la transmission d'une génération à l'autre, tout en l'articulant à d'autres formes essentielles de marqueurs statutaires : la place dans la fratrie, la condition sociale, l'appartenance urbaine ou rurale, l'âge, le statut marital¹. Quelques anthropologues², se fondant sur la terminologie de la parenté, ont proposé la notion de « distinction de sexe » pour faire pièce à celle de domination masculine dont ils contestent l'universalité. Ils mettent en exergue le caractère dynamique et changeant des rapports entre les sexes aux différents âges ou étapes du cycle de vie dans chaque société particulière.

Ce numéro voudrait poursuivre l'exploration de cette thématique et la discussion de ces différentes approches en s'interrogeant sur « ce que les études de genre font à la famille », mais aussi sur « ce que la famille

¹ Bizzocchi 2001 ; Seidel Menchi & Quaglioni 2000, 2001 ; Farmer & Pasternack 2003 ; Bellavitis 2008 ; Charageat 2011 (pour plusieurs de ces ouvrages, voir dans ce numéro la rubrique « Clio a lu »).

² Barraud 2001 ; Théry 2007. Voir le compte rendu par A. Fine de l'ouvrage de C. Alès & C. Barraud dans *Clio. Histoire, Femmes et Société*, 16, 2002 : 327-332.

fait au genre », c'est-à-dire en analysant le poids des structures familiales sur la reproduction des rapports de genre. En suivant ce double questionnement ouvert par l'introduction de la notion de « genre », on peut se demander si la hiérarchie entre les sexes observable de manière récurrente au cours des époques de l'histoire se manifeste d'une manière spécifique au sein de la structure conjugale et familiale. On tentera de voir si cette dernière est un lieu de plus forte domination masculine ou si au contraire, dans la sphère du privé, du domestique, de l'intime, les femmes ont disposé d'espaces de liberté qui leur étaient refusés sur la scène publique et politique.

Comment décrire et analyser, dans la vie familiale ordinaire, ce qui fait le contenu concret et la spécificité du statut et du rôle d'épouse ou d'époux, de mère ou de père, de grand-mère ou de grand-père, de frère ou de sœur, de cousin ou de cousine ? L'histoire des passions et des émotions a donné lieu récemment à de nouvelles investigations³. L'historien peut-il appréhender le contenu des rapports amoureux et sexuels au sein du couple, celui des relations des parents avec leurs enfants de l'un ou l'autre sexe, celui des affects au sein de la fratrie ?

Genre et relations intrafamiliales

La question que les contributions à ce numéro ont cherché à éclairer est celle de l'impact des contraintes sociales et des rapports de sexe sur les affects familiaux, positifs ou négatifs, ainsi que leur évolution. Certes, les travaux sur la parenté, de teneur structuraliste, nous ont appris que le lien entre deux individus ne se comprend que pris dans un système de parenté. Les ethnologues des sociétés lointaines ont ainsi mis en évidence des « systèmes d'attitudes »⁴, par exemple la large extension sur plusieurs continents de ce qu'ils ont appelé des « relations à plaisanteries »⁵, marquées par une grande familiarité et des moqueries autorisées et même prescrites entre personnes situées à une place

³ Pour ne citer que quelques titres : *Émotions médiévales* 2007 ; Rosenwein 2006 ; Boquet 2005.

⁴ Lévi-Strauss 1958 : 52.

⁵ Voir la première étude générale sur la parenté à plaisanterie, Radcliffe-Brown 1940. Le numéro 184 des *Cahiers d'études africaines* « Parenté, plaisanterie et politique » (2006) est revenu sur ce thème.

précise à l'intérieur de la parenté, moqueries dont celui qui en est l'objet ne doit pas prendre ombrage. Par exemple chez les Dogons (Mali), un homme se trouve en relation de plaisanterie avec les sœurs et les filles de sa femme. De telles relations s'opposent dans les mêmes configurations familiales aux attitudes extrêmes d'évitement et de respect entre d'autres parents, en particulier entre le gendre et sa belle-mère. Ainsi a été mis en lumière également le rôle affectueux de l'oncle maternel qui s'oppose à la froideur et à l'autorité paternelles dans un grand nombre de sociétés à filiation patrilinéaire. On mesure combien l'expression des affects peut dépendre des structures familiales et des normes sociales et sans doute cela nous amène-t-il à nous interroger sur celles qui sont propres aux sociétés européennes.

Mais l'ensemble de nos auteurs s'inscrit dans un paysage historiographique qui a changé et qui fait une place beaucoup plus grande aux études de cas, sachant qu'une relation entre deux acteurs s'actualise dans l'action et qu'elle est très dépendante d'un contexte précis. Ici, nous voudrions décrire non seulement des normes culturelles et symboliques mais aussi les relations vécues dans tel ou tel contexte par les acteurs sociaux au sein d'une même structure familiale⁶. La relation familiale doit être alors considérée comme un processus, les actions des hommes et des femmes s'inscrivant dans des situations différentes, très variables selon l'âge, la génération, le milieu social et pouvant changer rapidement dans le temps. Les acteurs familiaux doivent mobiliser des compétences extrêmement diverses pour s'adapter à la situation qu'ils subissent ou qu'ils doivent affronter. Les études de cas ont donc été préférées à l'analyse des structures ou des systèmes afin de saisir comment, face aux normes, se déploient des trajectoires individuelles, des cas singuliers, des stratégies qui vont parfois à l'encontre des règles établies. Comme le souligne Jean-François Chauvard, « il est impossible aujourd'hui d'étudier une famille, un groupe, une communauté sans partir des individus eux-mêmes, de leur pratique, de leur comportement, de leurs relations et du même coup sans faire sien l'arsenal méthodologique de la micro-histoire : la

⁶ Pour un exemple d'analyse économique et sociale qui n'oublie jamais les personnes et leurs relations, voir la démarche novatrice de Feller, Gramain & Weber 2005 : 93-129.

reconstitution biographique, les configurations relationnelles, l'analyse de réseau »⁷. Lorsque l'historien « descend » au niveau de la parenté pratique, que nous définirons avec Florence Weber comme « l'ensemble d'obligations et de sentiments qui donne leur efficacité aux liens officiels de parenté ou qui crée d'autres liens »⁸, l'image des relations familiales s'éclaire d'un jour nouveau. Ce qui nous intéresse ici, c'est bien de saisir la nature de la relation au niveau le plus concret, souvent dans un cadre domestique, privé, intime – on sait la difficulté à définir ces termes mouvants, l'emploi en étant plus ou moins pertinent selon les époques considérées. Dans ce cadre, chacune des contributions a essayé de voir la pertinence du genre pour lire les relations intrafamiliales (épouse/mari, parent/enfants, frères/sœurs etc.) en l'articulant à d'autres catégories qui éclairent la manière dont se construisent des formes de masculinité ou de féminité à travers l'expérience paternelle, maternelle, fraternelle, sororelle etc.

Études de cas, ou comment percevoir les affects

Ce numéro ne cherche pas à dresser un panorama de l'ensemble des acteurs familiaux, de leur statut au sein de la famille, de leur rôle, de leur perception. Il veut surtout attirer l'attention – comme l'indique le titre, *Liens familiaux* – sur la nature de la relation qui s'établit entre tel et tel membre de la famille ou de la parenté : l'affection, la jalousie, la haine etc... afin de saisir comment se construit une relation familiale, comment se nouent et se dénouent les liens de parenté. Les contributions du numéro présentent donc des études de cas susceptibles de nous éclairer sur les relations conjugales, mais aussi les relations paternelle et maternelle, ainsi qu'entre les membres d'une même fratrie comprenant des frères et des sœurs : autant de situations qui mettent en relations les deux sexes.

Le dossier explore les liens familiaux au sein de la filiation, de l'alliance et de la germanité. Cinq contributions analysent les affects propres aux liens de filiation. Celle d'Aurélie Damet compare les

⁷ Chauvard 2004 : 87-108 ; pour un bilan de l'engouement de la démographie historique pour l'analyse de réseaux dans la reconstitution des liens de famille, voir *Histoire de la famille et analyse de réseaux, Annales de Démographie Historique*, 2005-1.

⁸ Weber 2005 : 9.

représentations de l'amour maternel et paternel dans le monde grec classique. Elle note que, si l'amour maternel n'est pas indéfectible et « naturel », il est cependant nettement valorisé par rapport à l'amour paternel. Cette dissymétrie s'étendrait à la parentèle maternelle, dont on attend plus de soutien et d'affection que de la parentèle paternelle. L'opposition entre les branches maternelle et paternelle, que les anthropologues ont mise en évidence, est peut-être à relativiser car les discours du théâtre tragique et comique donnent des preuves de l'intérêt indéniable des pères pour leurs enfants.

Avec le *Testament olographe* rédigé au début du XIX^e siècle par Antoine Solier, marchand rouergat émigré à Marseille, on dispose d'un témoignage direct sur le sentiment paternel : Solier décrit ses relations avec son père et sa mère quand il était enfant, et celles qu'il a entretenues avec ses enfants, garçons et filles. Lui-même, à l'en croire, fut très « gâté » dans son enfance par son père comme par sa mère qui, chacun, lui témoignèrent douceur et tendresse. Sylvie Mouysset et Danielle Rives notent qu'à son tour, Solier « sème son amour paternel » au fil des pages de son texte et qu'en cela, il est un digne représentant de ces « nouveaux pères des Lumières » lecteurs de Voltaire, qui préférèrent être des compagnons de jeu affectueux que des despotes.

Les archives multiples utilisées par Gabrielle Houbre pour explorer la vie familiale des hermaphrodites au XIX^e siècle donnent quelques indices sur les relations paternelle et maternelle avec leur enfant, avant la révolution que constitue pour eux la découverte de son « anormalité ». Ainsi, cette mère de la bourgeoisie tourangelle qui, dans les années 1900, avoue au médecin « sa joie immense » d'avoir eu une fille après la naissance de ses deux garçons avant de connaître l'angoisse en constatant ses changements physiques. À l'opposé, l'auteure donne plusieurs exemples de réactions brutales de parents qui n'hésitent pas à imposer un mariage ou plus souvent, à s'opposer de front au choix du conjoint de leur enfant, en raison de son incapacité à procréer.

Avec le texte de l'ethnologue Virginie Valentin, nous explorons, dans un tout autre contexte, celui du monde de la danse classique contemporain, la relation difficile et problématique entre mère et fille dont la récurrence dans les récits est frappante. Au XIX^e siècle, les mères gouvernent le destin matrimonial de leur fille danseuse pour en faire une pièce maîtresse de l'économie familiale. Aujourd'hui, les mères

dont lui parlent ses interlocutrices danseuses, ont souvent reporté sur leur fille leur passion inassouvie pour la danse, façonnant ainsi leur « vocation ». Elles contrôlent étroitement leur emploi du temps quotidien, leur entraînement de danseuse, leur alimentation et leur sexualité, relayées en cela de manière efficace par les formatrices. Les filles sont ainsi maintenues dans un état d'éternelles « jeunes filles », incapables d'accéder au monde sexué des femmes matures.

Les danseuses rencontrées par Virginie Valentin se présentent comme ayant été des filles dociles et malléables, qui sont entrées très facilement dans le désir de leur mère ou de leurs formateurs. En cela, elles n'ont fait que se mouler de manière hyperbolique dans les modèles généralement proposés aux filles. C'est d'ailleurs cette docilité féminine facilitant leur adaptation au monde scolaire qui a été mise en avant par les sociologues pour expliquer leur plus grande réussite dans les études⁹. Ne dit-on pas couramment que les filles seraient plus dociles et donc « plus faciles à élever » ? Les statistiques de la réussite scolaire des filles et celles de la faible délinquance féminine relativement à celle des garçons, de même que la place toujours dominante des filles auprès de leurs vieux parents, semblent donner raison à cette affirmation partagée par le plus grand nombre des parents adoptifs dans le monde occidental. Émilie Barraud le rappelle en montrant comment cette représentation a pénétré depuis peu les pays du Maghreb, où l'on préfère aujourd'hui adopter des filles (par la *kefalā*) plutôt que des garçons, ce qui est le signe d'une modification en profondeur des représentations des sexes dans ces sociétés.

L'étude des relations entre homme et femme au sein du couple connaît un regain d'intérêt ces dernières années¹⁰. Le texte de Christiane Klapisch-Zuber sur le *topos* de la « lutte pour la culotte », dans les textes et l'iconographie du Moyen Âge au XIX^e siècle, rappelle d'emblée le cadre normatif dans lequel ces relations sont censées se placer : les femmes ne doivent pas disputer l'autorité de leur mari, au risque d'introduire le chaos dans le monde et d'inverser l'ordre naturel des choses. L'auteure déroule les différentes versions de ce *topos* au cours des siècles, le passage d'une lutte collective de femmes pour la

⁹ Baudelot & Estabiet 1992.

¹⁰ *Maris et femmes* 2011 ; Lombardi 2001 ; Seidel Menchi & Quagliani 2000.

culotte, dans les temps médiévaux et à la Renaissance, au repli du thème dans la sphère conjugale à partir du ^{xvii}^e siècle. Le mari dominé par sa femme est ridiculisé en tenant la quenouille, manière de rappeler à tous et toutes qui doit être le maître dans un couple. Il faut avoir en tête la prégnance de ce cadre normatif pour interpréter les pratiques, à commencer par les conflits conjugaux portés devant les tribunaux¹¹. Ceux-ci n'excluent pas pour autant les sentiments positifs entre mari et femme qui affluent même dans ces sources judiciaires, à condition de savoir les faire parler. Déjà Alessandro Stella avait montré tout le parti qu'on peut en tirer pour explorer les amours et désamours conjugaux à Cadix aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles¹². C'est le même type de documents qui, sollicités ici par Martine Charageat pour la fin du Moyen Âge à Saragosse et analysés par elle avec finesse, lui permettent de saisir les affects liant ou opposant hommes et femmes. L'auteure scrute les arguments qui sont utilisés par l'épouse et ceux qui le sont par le mari pour tenter de légitimer leur propos. Or, même dans le cadre de ces procès, les arguments avancés par les uns et les autres montrent que la structure conjugale est conçue comme un lieu où l'amour entre un homme et une femme et le plaisir sexuel ont leur place.

Face à la réelle difficulté de faire parler les actes judiciaires, les écrits du « for privé » constituent, à l'instar du témoignage de Solier, des sources exceptionnelles laissant entrevoir la nature des affects entre époux : les correspondances échangées au sein de la famille Duménil au ^{xix}^e siècle permettent à Cécile Dauphin et Danièle Pouban de comprendre comment amour et mariage se conjuguent dans la bourgeoisie de cette époque. Elles présentent, échelonnés au long du siècle, trois mariages aux contours assez différents, qui montrent en particulier que, si mariage arrangé et amour ne sont pas nécessairement contradictoires, la perspective de l'arrangement de leur propre mariage est pour les jeunes filles une source d'angoisse intense.

Le caractère relativement tardif des recherches menées par les historiens autour de la relation de germanité les a conduits à intégrer

¹¹ Sur l'exploitation de ces sources, voir les importants travaux dirigés et édités dans leur collection « I processi matrimoniali degli archivi ecclesiastici italiani » (quatre volumes parus) par Seidel Menchi & Quaglioni 2000 et 2001.

¹² Stella 2008.

plus rapidement la dimension du genre, plus difficilement entrée dans les études traditionnelles sur la famille et la parenté. La nouveauté des études sur les relations fraternelles en Europe et l'impact qu'a eue sur elles la problématique du genre a conduit Agnès Fine et Didier Lett à centrer leurs bilans de la rubrique « actualité de la recherche » sur les travaux en histoire et en sciences sociales dédiés à ce thème. Mais ces relations sont également abordées dans le présent numéro par l'article déjà évoqué de Sylvie Mouysset et Danielle Rives sur le milieu de la modeste bourgeoisie rouergate du XIX^e siècle : Antoine Solier prend très au sérieux son rôle de premier né d'une fratrie très nombreuse. Il quitte assez tôt la maison pour faire un apprentissage qui lui permettra de prendre en charge ses frères et sœurs, mais il entend exercer sur eux, garçons et filles, une autorité sans faille quant à leur établissement et leur mariage. Les relations adelphiques retiennent plus particulièrement l'intérêt de Benedetta Borello qui, à partir de leurs correspondances, les étudie dans plusieurs familles aristocratiques de Rome et de Sienne à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, dans un contexte de changement politique important. Ici apparaît dans toute sa force à quel point les destins de l'aîné et des frères cadets sont étroitement fixés par la coutume : au premier, la reprise du patrimoine et l'autorité ; aux seconds, les carrières militaires ou ecclésiastiques. Pourtant, dans le cas de la famille Segardi de Sienne, la coutume est remise en question, puisque le dernier des frères cadets accepte de se marier et d'éponger les dettes de son frère aîné (lequel refuse de jouer le jeu de la continuité de la lignée en restant célibataire) mais à condition de disposer du patrimoine lié à la primogéniture. Le cadet se dévoue pour donner une descendance à la famille en demandant que ses frères renoncent officiellement au mariage, ce que ceux-ci acceptent avec joie ! Voilà qui en dit long sur l'interdépendance entre frères vis-à-vis de ce qui nous apparaît aujourd'hui comme un droit individuel inaliénable. Mais on voit aussi comment, dans la pratique, est malmenée la coutume qui privilégie la primogéniture masculine¹³. Quant aux cadettes de ces

¹³ Une primogéniture qui trouve aussi ses contrepoints dans la pratique du sigisbéisme, ou système du chevalier servant, sur lequel voir Bizzocchi 2008, dont est donné un compte rendu dans ce numéro. Cf. aussi Bizzocchi 2001 sur les conflits et rébellions internes dans la famille pisane des Bracci Cambini.

familles aristocratiques, leur sort est réglé par leur relégation dans un couvent, afin de ne pas grever par leur dot la richesse familiale. Aussi, lorsqu'au tournant du XIX^e siècle les couvents sont fermés par décision politique, ne sont-elles pas nécessairement bien accueillies dans leur maison d'origine par leur frère et son épouse. En fait, il semble que chacun des frères et sœurs mène une carrière séparée qui ne favorise pas de véritables liens d'affection.

La fiction est sans nul doute la voie royale pour explorer les affects. Le roman comme le cinéma nous fait accéder à une certaine vérité des relations familiales. Le film d'Arnaud Desplechin, *Conte de Noël*, ici analysé par François Rouquet, met en scène les tensions et les conflits latents qui accompagnent généralement les retrouvailles à l'occasion de la fête familiale par excellence qu'est Noël dans les sociétés chrétiennes occidentales. Combien de romans américains tournent autour des réunions familiales de Thanksgiving ou de Noël ! Ce qui frappe dans ce *Conte de Noël* est la franchise iconoclaste entre les membres d'une famille fantasque qui se déclarent mutuellement haut et fort leur haine ou leur indifférence : une mère qui dit à son fils qu'elle ne l'aime pas, une sœur qui hait son frère... tout cela dans une ambiance burlesque de jeu, où l'expression hyperbolique des sentiments n'aboutit ni à l'éclatement de la famille ni à une grande réconciliation. Les rapports de genre semblent s'éclipser, car ce qui domine dans le jeu des affects est le poids d'un passé commun, auquel la psychanalyse pourrait donner accès pour chacun des protagonistes.

L'enthousiasme que procure un tel film ou la lecture de bons romans tant ils nous paraissent dire une vérité des rapports sociaux que les sciences humaines et sociales peinent à faire émerger, n'est pas sans poser des questions épineuses aux chercheurs. Car ils doivent aussitôt s'interroger sur l'impossibilité d'opérer une montée en généralité qui est pourtant au fondement des sciences sociales. Sans doute faut-il admettre que les études de cas comme les œuvres de fiction présentent l'intérêt de déployer dans toute leur complexité un éventail des possibles, dans un cadre social et normatif que le chercheur aura tenté de préciser par d'autres voies.

Bibliographie

- Annales de Démographie Historique*, 2005-1, « Histoire de la famille et analyse de réseaux ».
- BARRAUD Cécile, 2001, « De la distinction de sexe dans les sociétés : une présentation », in Catherine ALÈS & Cécile BARRAUD (dir.), *Sexe relatif ou sexe absolu ?* Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, p. 23-99.
- BAUDELOT Christian & Roger ESTABLET, 1992, *Allez les filles*, Paris, Le Seuil.
- BELLAVITIS Anna, 2008, *Famille, genre, transmission à Venise au XVI^e siècle*, Rome, École française de Rome, coll. de l'EFR, 40.
- BIZZOCCHI Roberto, 2001, *In famiglia. Storie di interessi e affetti nell'Italia moderna*, Bari, Laterza.
- , 2008, *Cicisbei. Morale privata e identità nazionale in Italia*, Roma & Bari, Laterza.
- BOQUET Damien, 2005, *L'Ordre de l'affect au Moyen Âge. Autour de l'anthropologie affective d'Aelred de Rievaulx*, Caen, Publications du CRAHM.
- CHARAGEAT Martine, 2011, *La Délinquance matrimoniale. Couples en conflit et justice en Aragon (XV^e-XVI^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- CHAUVARD Jean-François, 2004, « Source notariale et analyse des liens sociaux. Un modèle italien ? », in BEAUVALET-BOUTOUYRIE Scarlett, GOURDON Vincent & François-Joseph RUGGIU (dir.) *Liens sociaux et actes notariés dans le monde urbain en France et en Europe*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, p. 87-108.
- « Émotions médiévales », 2007, in *Critique. Revue générale des publications françaises et étrangères*, t. LXIII, n°716-717.
- FARMER Sharon & Carol Braun PASTERNAK (dir.), 2003, *Gender and Difference in the Middle Ages*, Minneapolis, University of Minnesota Press, coll. « Medieval Cultures » 32.
- FELLER Laurent, GRAMAIN Agnès & Florence WEBER, 2005, *La Fortune de Karol. Marché de la terre et liens personnels dans les Abruzzes au haut Moyen Âge*, Rome, École française de Rome, coll. de l'EFR, 347.
- LÉVI-STRAUSS Claude, 1958, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
- LOMBARDI Daniela, 2001, *Matrimoni di antico regime*, Bologna, Il Mulino.
- « Maris et femmes », 2011, *Questes, Bulletin des jeunes chercheurs médiévistes*, 20, janvier ; http://questes.free.fr/index.php?option=com_content&task=category§ionid=6&id=77&Itemid=122
- RADCLIFFE-BROWN A.R, 1940, « La parenté à plaisanterie », *Africa*, XIII/3, p. 195-210.
- ROSENWEIN Barbara H., 2006, *Emotional Communities in the Early Middle Ages*, Ithaca/Londres, Cornell University Press.
- SEIDEL MENCHI Silvana & Diego QUAGLIONI (dir.), 2000, *Coniugi nemici. La separazione in Italia dal XII al XVIII secolo*, Bologna, Il Mulino.
- (dir.), 2001, *Matrimoni in dubbio : unioni controverse e nozze clandestine in Italia dal XIV al XVIII secolo*, Bologna, Il Mulino.
- STELLA Alessandro, 2008, *Amours et désamours à Cadix aux XVI^e et XVII^e siècles*, Toulouse, PUM, coll. « Le Temps du Genre ».
- THÉRY Irène, 2007, *La distinction de sexe. Une nouvelle approche de l'égalité*, Paris, Odile Jacob.
- WEBER Florence, 2005, *Le sang, le nom, le quotidien. Une sociologie de la parenté pratique*, La Courneuve, Aux lieux d'être, coll. « Mondes contemporains ».